Ami du Clergé du 9 mars 1939

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Un sermon du cardinal Pacelli. — La pensée de la mort et la Sainte Vierge Patronne de la bonne mort, 145.
Sermons pour une Quinzaine pascale. — VIII. Le péché, cause de la Passion de Jésus-Christ, 153.
Pour la fête de S. Joseph. — I. La demeure de S. Joseph, 156. — II. S. Joseph, modèle des ouvriers 158.
Entretiens sur l'Action catholique. — X. Pie XI, Pape de l'Action catholique, 159.

UN SERMON DU CARDINAL PACELLI

LA PENSÉE DE LA MORT ET LA SAINTE VIERGE PATRONNE DE LA BONNE MORT [1]

Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ.

Mes frères,

Parmi les souvenirs que nous a laissés de ses voyages le baron de Hübner, un des plus impressionnants se rattache à un épisode qui eut pour théâtre les abords de Terre-Neuve. En plein jour, une brusque chute du baromètre s'était manifestée ; presque instantanément, plus traître que la nuit elle-même, dans laquelle du moins brillent les étoiles, un brouillard opaque était tombé ; il enveloppait étroitement le navire ; il voilait de mystère tout l'océan. Or, on le savait trop bien : sur cet océan flottaient, au caprice des courants, les banquises, désormais invisibles. Poursuivre la course ou s'arrêter, se laisser écraser à l'improviste par l'écueil mouvant ou courir à l'aveugle au-devant de lui : l'incertitude était la même, le danger était égal. Dans un cas comme dans l'autre, faute de repérer, à la distance d'un demi-mille au moins, le géant de glace — que masquait la brume, on ne savait où, — c'était la perte inévitable : en deux minutes, le bateau coulait à pic.

L'équipage avait pleine conscience de la situation tragique ; pourtant, sans ralentir la marche, on allait de l'avant ; on n'hésitait pas, nul ne tremblait ; mais, à la proue, les veilleurs étaient là, les yeux tendus, tendus comme pour percer de leur regard le rideau jaunâtre, derrière lequel c'était l'inconnu : la route libre ou la catastrophe et la mort.

Image saisissante de la vie, souvent répétée sans en devenir banale ; car elle garde toujours sa vérité et son actualité. Nous voguons sur l'océan, nous voguons dans le brouillard ; la banquise est là qui nous guette ; nous ne savons où elle se cache, nous ne savons quand elle heurtera notre barque, mais, à la différence des matelots, nous savons avec certitude absolue que nous la rencontrerons, nous savons que le heurt se produira et que nous sombrerons un jour dans la mort. Traversée dramatique que la nôtre : parce que la rencontre est inéluctable et que l'heure en est irrévocablement marquée, chaque instant de notre vie nous en rapproche : ce que nous appelons le cours de la vie n'est qu'une course à la mort où notre barque, portée par le flot, nous entraîne tous sans arrêt, sans répit, d'une marche toujours égale. C'est la pensée qu'exprime vigoureusement S. Augustin : « *Nihil est aliud tempus vitæ hujus quam cursus ad mortem, in quo nemo vel paulum stare vel aliquando tardius ire permittitur, sed omnes urgentur pari motu nec diverso impelluntur accessu* » (*De civ. Dei*, XIII, 10). Traversée d'autant plus dramatique que, à nos certitudes et à nos incertitudes sur l'inévitable mort temporelle, se joint l'angoissante question de notre sort éternel.

Dans cette perspective obsédante de la mort certaine et de l'incertain lendemain de la mort, la vie n'est-elle pas tout entière empoisonnée, chez les hardis, par le fiévreux étourdissement de la course à l'abîme ; chez les pusillanimes, par la déprimante passivité, où la peur de mourir n'engendre que trop souvent la peur de vivre ?

Non, m. f., car, plus fortunés mille fois que les matelots des mers arctiques, nous pouvons avancer confiants sur l'océan semé d'écueils, sillonné par la mort et voilé de brouillard ; car, pour nous, des yeux veillent, des yeux plus attentifs et plus clairvoyants que les yeux les plus exercés des plus vigilants compagnons de route : les yeux d'une Mère, et de quelle Mère !

Ah ! certes, à ces yeux-là nous pouvons nous fier ! Son Fils commande aux vents et les flots lui obéissent (Luc, VIII, 25 ; cf. Mt., VIII, 27 ; Mc., IV, 40), mais lui-même incline sa toute-puissance devant la prière de sa Mère. Or, elle est notre Mère à nous aussi, pauvres passagers que nous sommes ; elle dirige notre navigation et, pourvu que, nous abandonnant à elle, nous lui soyons dociles, elle nous conduit sûrement au port.

C'est ainsi que le souvenir de la mort, uni au souvenir de la douce Vierge, Mère de notre divin Sauveur et la nôtre, formera pour nous ce mystique bouquet de myrrhe dont parle le Cantique (Cant., I, 12) et dont l'arome embaumera notre heure dernière par l'inébranlable confiance de mourir dans le Christ, par le suprême réconfort de la maternelle assistance de Marie.

Quant à mon humble parole, elle ne sera que le cri qui jaillit de mon âme, sœur de la vôtre, compagne de la vôtre dans le commun destin et qui voudrait avec toute son affection faire passer dans vos cœurs ce tressaillement de foi et d'espérance qui, loin de troubler notre esprit, l'apaise et lui fait contempler avec sérénité, dans une attente résignée et confiante, la perspective d'un dénouement irrévocable et pour vous et pour celui qui vous parle.

Voilà, m. f., le secret d'une vie à la fois circonspecte et hardie, tranquille et féconde : marcher dans la pensée familière de la mort ; — mais marcher sous la protection de la Mère de Dieu, confidente et collaboratrice des desseins de sa Providence ; — sous la protection de notre Mère, douce étoile dont aucune brume ne voile jamais la lumiè-

[1] Discours prononcé par S. Em. le cardinal PACELLI, le 28 novembre 1937, en l'église St-Louis des Français à Rome, à l'occasion du 70e anniversaire de l'Association de Notre-Dame de la Bonne Mort.
Nous le reproduisons avec l'autorisation du Directeur de l'Association (Sainte-Marie, à Tinchebray, Orne ; et 17, via de' Penitenzieri, Rome 113).

re, plus brillante, au contraire, et plus secourable, quand le péril devient pour nous plus imminent. *Notre-Dame de la Bonne Mort, priez pour nous !*

I

Marcher dans la pensée familière de la mort : c'est la recommandation instante et incessante de notre divin Sauveur ; c'était la tradition de nos pères ; ce n'est plus guère autant, semble-t-il, dans les habitudes de la génération qui monte. On écarte plutôt cette pensée comme importune, comme attristante, comme troublante, parfois même comme stérile. D'où vient donc cela, mes frères ?

Je le comprends de la part de ceux qui, ne voyant rien au-delà de ce qui passe, « marchent comme un troupeau, les yeux fixés à terre » : ainsi les stigmatisait le douloureux poète de l'*Espoir en Dieu.* A quoi bon assombrir des jours qui ne portent déjà que trop de tristesses et dont les pâles lueurs ne sont que trop fugitives ? *Carpe diem !* (Horace, *Od.*, I, 11).

Je le comprends encore — autant du moins qu'une telle aberration se peut comprendre — de la part de ceux qui, vivant dans le péché et n'en voulant point sortir, qui, attachés à leurs passions et ne s'en voulant point affranchir, prennent leur parti de la mort éternelle ou, du moins, la préfèrent à la noble austérité de la victoire. Tous ceux-là ne voient dans la pensée de la mort inéluctable qu'une importune et qu'un trouble-fête. *Coronemus nos rosis !* (Sag., II, 8).

Je le comprends aussi, à la rigueur, de la part de ces stoïciens modernes qui, prisonniers de leur orgueilleuse indépendance, idolâtres de leur volonté de « surhommes » et satisfaits de leur pauvre honnêteté naturelle, sans horizons divins, estiment la pensée de la mort stérile, parce que déprimante.

Malheureusement, à côté de ces stoïciens païens et superbes, tant d'âmes nobles, généreuses, mais aveugles, à qui a manqué l'éducation vraiment chrétienne, familiarisées, en notre siècle sanglant, avec le spectacle, avec le danger continuel de la mort sur les champs de bataille de la guerre, de l'industrie ou de la science, sont devenues blasées et, la frôlant tous les jours, n'y voient plus qu'un incident, le dernier de la vie ; si bien que les événements, destinés par la miséricorde de Dieu à les avertir d'être toujours prêtes à la mort, n'ont abouti qu'à les y rendre indifférentes ; elles n'en font plus guère de cas, et oublient que d'elle dépend leur destinée définitive et éternelle.

Que dire, hélas ! de ces chrétiens mondains, frivoles, follement imprudents, — et ils sont légion, — qui flottent à la dérive, croyant les maximes de Dieu et suivant les maximes de la chair ; alternant les pratiques d'une illusoire piété, formaliste ou sensible, avec les scandaleuses pratiques d'une sensualité qui n'est que trop réelle et trop concrète ? La pensée de la mort pourrait assurément les sauver, car ils ont la foi, car enfin ils savent que la mort les guette derrière le nuage, qu'elle viendra comme un voleur, qu'elle peut les surprendre dans l'ivresse de ce plaisir, en cette compagnie, à cet endroit, en cette tenue, les faire passer brusquement des ardeurs du soleil, auxquelles ils se livrent sans pudeur, aux ardeurs impitoyables et humiliantes du feu de l'enfer ; ils savent qu'elle les surprendra d'autant plus probablement en cet état, en cette occupation, que cet état et cette occupation encombrent davantage une vie qui leur était donnée pour bien autre chose ! Ils savent cela ; mais précisément, s'ils y pensaient, de deux choses l'une : ou bien cette pensée les arracherait à leurs coupables légèretés, et celles-ci leur murmurent à l'oreille comme jadis à Augustin : « Eh quoi ! tu nous veux donc quitter et ne te sera-t-il donc plus permis désormais de vivre avec nous à ton gré et selon ton plaisir ? » (*Confessions*, VIII, 11, 26) ; ou bien cette même pensée accompagnerait tous leurs pas dans la voie des amusements comme un perpétuel cauchemar : alors ils préfèrent n'y pas penser du tout, se laisser leurrer par le rêve insensé qu'il y a peut-être quelque chance que la mort choisisse, pour venir, un de leurs rarissimes moments de résipiscence plus ou moins sérieuse, plus ou moins sincère ; ou encore qu'elle attende que soit passé pour eux le temps des folies, — si jamais le temps des folies passe pour de telles âmes ! — Et alors, ils courent le risque ; ils cherchent à oublier, à chasser comme un spectre malfaisant la simple pensée de la mort, pour courir à la mort elle-même, tête baissée.

Mais ce qui est absolument incompréhensible et pourtant, confessons-le, étonnamment commun de nos jours, c'est que de bons chrétiens — qui ne rentrent dans aucune des catégories que nous venons de passer en revue, de bons chrétiens, fragiles sans doute, comme tout homme venant en ce monde, mais enfin, pleins de bonne volonté, sérieusement désireux de faire leur salut, parfois même de travailler avec dévouement à la gloire de Dieu et au bien du prochain, — que de tels chrétiens écartent, eux aussi, la pensée de la mort Le fait est incontestable et l'on voit de ces bonnes âmes la redouter à ce point qu'elles en viennent à déserter les prédicateurs qui en parlent. Et plaise à Dieu qu'elles ne trouvent pas de prédicateurs complaisants qui, jusque dans les retraites, carêmes et exercices spirituels, consentent à laisser de côté ce sujet de méditation, parce que — pardonnez-moi l'expression — il n'est plus à la mode ! A-t-elle donc passé de mode aussi, la mort elle-même ? Et, parce qu'un prédicateur à la mode s'abstiendra d'en parler, oubliera-t-elle de frapper un jour à la porte de ceux qui l'auront oubliée ? Elle frappera, certes, et d'autant plus malvenue que moins attendue, à l'heure où le chrétien, sans être positivement en désordre, n'est pourtant pas préparé comme il l'aurait souhaité ; elle se présentera alors en fâcheuse à ceux-là même qui, par une longue familiarité, s'en seraient pu faire une austère et salutaire amie.

Et pourtant, m. f., la pensée de la mort ne devrait pas effrayer un chrétien. Les Livres saints eux-mêmes nous le disent : *Noli metuere judicium mortis* (Eccl., XLI, 5). D'ailleurs, cette sentence de mort, ne la portons-nous pas écrite sur le front avec la cendre qui nous rappelle la poussière que nous sommes et à laquelle, pas à pas, nous retournons ? Ayons donc le courage de la regarder en face, la mort ; son visage n'est pas si terrible ! A quoi bon cligner les yeux devant elle ? Ce n'est là qu'un geste enfantin, qui n'arrête pas sa marche, qui ne l'écarte pas de notre route. Tôt ou tard il nous faudra bien la voir un jour, tous tant que nous sommes. *Quis est homo qui vivet et non videbit mortem ?* (Ps. LXXXVIII, 49).

Elle est la compagne inséparable de notre vie, et tandis que, pensifs, le front reposant sur nos deux mains jointes, nous écoutons ses leçons, il nous semble déjà tenir cette tête décharnée, telle qu'un jour elle reposera inerte dans le tombeau. Leçons muettes que celles de la mort qui, silencieuse, nous fait lire dans ses grandes orbites vides le néant de nos plaisirs, dans sa nudité le néant de toute l'ostentation du luxe et de la richesse, dans sa pâleur livide le néant du faste orgueilleux et des gloires éphémères. Mais qui sait lire ainsi sur les traits de la mort apprend à vivre de manière à n'avoir plus peur d'elle, à discerner le clinquant et l'or de bon aloi, les futiles bagatelles et les trésors impérissables, les rapines de la chair et les conquêtes de l'esprit, les dons de la nature et ceux de la grâce, la terre qui passe avec le temps et le ciel éternel.

Ah ! m. f., si ces leçons de la mort ne réussissaient pas à nous rendre meilleurs, ce serait à notre tour d'entendre l'écho du mot terrible de S. Augustin aux citoyens de l'antique Rome ravagée par les Barbares : « Vous avez perdu tout le fruit de ce fléau ; il vous a rendus misérables et vous n'en restez pas moins pervers. *Perdidistis utilitatem calamitatis et miserrimi facti estis, et pessimi permansistis » (De civ. Dei,* I, 33). Plaise à Dieu qu'il n'en soit pas ainsi, mais que plutôt nous écoutions la recommandation du même saint Docteur : « Si vous vivez encore, c'est à la bonté de Dieu que vous le devez, mais son pardon vous avertit de vous amender par le repentir. *Et tamen quod vivitis Dei est, qui vobis parcendo admonet ut corrigamini pœnitendo* » (ibid., 34).

Parcendo admonet ! C'est bien la manière divine qui stimule à la vigilance et à la pénitence précisément en dilatant dans la confiance.

Pourquoi donc le souvenir de la mort inspire-t-il une telle répugnance à tant de chrétiens, même à des chrétiens qui paraissent fervents ? Peuvent-ils vraiment croire de bonne foi que la pensée de la mort toujours imminente stérilise la vie présente par l'incertitude du lendemain, qu'elle rende l'esprit étroit, le cœur pusillanime ? Je vous le demande, m. f., seraient-ce donc des leçons de pusillanimité, d'étroitesse stérile, que Jésus aurait données à ses apôtres, à ses disciples, à quiconque se pressait sur ses pas pour entendre sa parole et pour s'en nourrir ? Seraient-ce aussi des exemples de pusillanimité que nous auraient légués S. Paul, S. Jérôme, S. Sylvestre, S. François de Borgia, sainte Thérèse, toute cette longue lignée de Saints ou de grandes âmes qui ont trouvé dans la contemplation ou dans le contact même de la mort leur conversion, leur vocation, l'aiguillon de leur amour et de leur zèle ?

Parlant dans cette église qu'il a sanctifiée jadis par son ministère, comment ne pas évoquer ici le souvenir du grand apôtre des Indes ? La pensée de la mort l'avait-elle rendu pusillanime, lorsque, jeune et brillant étudiant en Sorbonne, soudainement éclairé par le *Quid prodest*... que depuis longtemps en vain lui répétait Ignace, il renonça à l'objet de ses rêves, à la gloire d'une chaire dans cette Université de Paris alors sans rivale ? N'est-ce pas elle, au contraire, qui, lui découvrant la grande pitié des âmes, lui fit traverser les mers pour les arracher à la mort éternelle, bravant les périls, se prodiguant avec tant de zèle que plus d'une fois, au soir d'une longue journée de baptêmes, les bras lui tombaient de lassitude ? Et ne nous apparaît-il pas grand et magnanime, lorsque, gisant en face de la Chine tant désirée et en face de la mort si souvent bravée, il la reçoit avec un visage calme et souriant, invoquant la Trinité sainte, objet assidu de sa dévotion, et la Vierge très douce qu'au manoir de Xavier sa mère lui avait appris à invoquer : « *O Sanctissima Trinitas !... Mater Dei, memento mei...* »

Non, la pensée de la mort n'a pas rendu les Saints pusillanimes, car elle était toujours accompagnée pour eux d'une inébranlable confiance en Dieu. Le navire dont nous parlions tout à l'heure, allait droit son chemin dans la brume parmi les icebergs des mers polaires ; ses matelots savaient qu'ils allaient au danger ; ils y allaient bravement, en y pensant toujours, toujours sur le qui-vive, mais toujours confiants dans le regard de leurs veilleurs.

Ne serait-ce pas justement dans le défaut de confiance que résiderait la véritable explication de cette attitude incompréhensible de tant de chrétiens, qui bannissent ainsi obstinément de leur esprit le souvenir et la pensée de la mort ? Faute de confiance en la Providence divine qui, amoureusement, dirige tous les événements où s'encadre notre destinée, ils ont peur des mystères de la mort. Faute de confiance dans le secours de la grâce divine qui, miséricordieuse, compatit à notre misère et prend soin de notre faiblesse, ils ont peur d'eux-mêmes.

C'est donc pour animer cette confiance qu'il me reste, m. f., à vous parler du rôle de Marie, Mère de Dieu, dans la conduite des desseins de la Providence ; — de Marie, mère des hommes, dans l'œuvre de notre préparation à la mort.

Ainsi nous comprendrons mieux, je l'espère, ce titre si réconfortant pour nous et sous lequel nous aimons à l'invoquer : *Notre-Dame de la Bonne Mort, priez pour nous !*

II

La première pensée qui nous vient au sujet de Marie, sainte entre tous les saints, est celle-ci : éternellement, avant toute autre créature, Dieu l'a tenue sous son regard ; il l'a aimée, il a fait choix d'elle, pour la rendre riche de ses dons, autant qu'une créature peut l'être.

C'est la pensée de l'Eglise, appliquant à Marie, avec toutes les réserves que la foi commande, ce que l'auteur des Proverbes a dit du Fils de Dieu : « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant n'importe quelle créature. Ce qui me concerne a été réglé de toute éternité, avant que fussent posés les fondements de la terre. Les abîmes n'étaient pas creusés ; moi, j'étais conçue ; les sources d'eaux vives n'avaient pas encore jailli, les montagnes ne reposaient pas sur leurs bases, il n'était pas question des collines ; moi, j'existais » (VIII, 23).

Voulant créer le monde, au commencement du temps, pour épancher son amour et faire qu'il existât d'autres heureux que lui, Dieu a tout d'abord (si l'on peut parler ainsi, selon notre manière de voir et d'agir successive), Dieu a d'abord jeté les yeux sur Celui qui devait en être le chef et le roi. Il décrète que, pour racheter le genre humain de la servitude du péché, le Verbe, né du Père, consubstantiel au Père, se fera chair et vivra parmi nous. Là est le chef-d'œuvre de Dieu, la plus ex-

cellente de ses œuvres ; quelles que soient la date et les circonstances de sa manifestation dans le temps, c'est assurément celle qu'il a d'abord voulue, et en vue de laquelle il a fait toutes les autres (Col. I, 15-17).

Mais voulant que cet unique objet de ses complaisances naquît d'une femme, il a jeté sur vous, ô Marie ! un regard très doux et vous a prédestinée pour être sa Mère. Eternellement le monde des corps lui est apparu comme le palais du Christ, notre chef ; les anges et les hommes comme ses serviteurs ; le Christ lui-même comme le Fils et le Prince royal ; et vous, ô Vierge ! comme la très digne Mère de son Fils, la Mère de Dieu : *Sancta Maria, Mater Dei.*

Ainsi, m. f., le Christ et sa Mère sont unis indissolublement dans toute leur histoire et jusque dans leur prédestination. Dieu ne les a jamais pensés ni voulus l'un sans l'autre ; tous les deux sont le fruit d'un même dessein. Quand la volonté de Dieu s'accomplira dans le temps, la Mère de Jésus ne sera pas à l'égard du Verbe une étrangère : c'est à lui directement qu'elle donnera la nature humaine. Celui qu'elle mettra au monde ne sera pas un associé de Dieu, un temple de Dieu, un homme en qui le Verbe, Fils de Dieu, viendrait habiter ; mais ce Verbe lui-même, Dieu en personne. Jésus-Christ, Verbe incarné, sera à la fois Fils de Dieu par sa divinité et Fils de Marie par son humanité ; Fils de Dieu de toute éternité, par la nécessité de son essence ; Fils de Marie dans le temps, par son libre choix et par amour pour nous.

Dès lors, — conséquence immédiate de cette incomparable dignité, — non seulement nous vénérons Marie avec un respect qui n'est dépassé que par l'adoration réservée à l'Etre infini qu'elle a porté dans son sein, mais nous mettons en elle une confiance sans bornes. Y a-t-il dans les trésors de son Fils quelque chose sur quoi la Mère de Dieu ne puisse mettre la main ? Son intercession toute-puissante peut nous obtenir toute grâce, les grâces d'une bonne vie, la grâce de la persévérance finale et de la bonne mort : *Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ.*

Aussi bien, est-ce dans ce sens que s'exprime la tradition. S. Jean Damascène salue Marie en ces termes : « Salut, ô vous, par qui le monde est gardé et protégé perpétuellement ! Salut, ô vous, par qui la bénédiction divine a jailli sur nous ! Salut, ô vous, par qui nous avons reçu tout bien du ciel et de la terre ! » « Tout bien, » entendez-vous ? Donc le bien par excellence de l'entrée dans la vie éternelle. *(P. G.*, XCVI, col. 658-660).

« Marie, dit de son côté S. Bernard, est un aqueduc appliqué à la source même des divines faveurs, un canal par où s'écoule et descend la plénitude de la fontaine. *Descendit per aquæductum vena illa cœlestis* » *(P. L.*, CLXXXIII, col. 440). Pourquoi donc la grâce de la bonne mort serait-elle exclue de la plénitude des grâces qui tombent ? Et ne suffit-il pas de la demander ? Quand on se place sous l'aqueduc, on est sûr d'être inondé ; de même si, par la prière, nous nous plaçons sous l'influence de Marie, nous sommes assurés d'être remplis et comme submergés par le flot divin.

A cette confiance en Marie, fondée sur sa maternité divine, nous invite l'une des belles prières propagées par votre Association de Notre-Dame de la Bonne Mort : « Souvenez-vous, ô Vierge, *Mère de Dieu,* lorsque vous êtes en présence de votre divin Fils, de plaider près de lui en notre faveur et de détourner de nous son indignation. »

Mais la seconde prière de votre Association invoque, dans le même but, un autre titre : « Seigneur Jésus-Christ, nous vous en supplions : que la Bienheureuse Vierge Marie, *notre Mère,* dont l'âme très sainte fut transpercée d'un glaive de douleur à l'heure de votre Passion, intercède pour nous auprès de votre clémence, maintenant et à l'heure de notre mort. »

Vous l'avez entendu, m. f. : Marie est *notre Mère.* C'est pour elle un titre aussi personnel et incommunicable que celui de Mère de Dieu. Et c'est un second motif pour nous d'espérer sa vigilance, sa protection, son intercession en notre faveur, dans la périlleuse traversée de la vie, dans la rencontre décisive et si souvent imprévue de la mort. Une mère n'est-elle pas chargée de veiller sur ses enfants, et n'y met-elle pas d'autant plus de sollicitude qu'elle les voit en un danger plus imminent ?

Marie est notre Mère dans l'ordre surnaturel. La mère, en effet, est celle qui donne et entretient la vie. Or, notre vie surnaturelle, selon le mot de S. Paul, c'est le Christ : *Christus vita vestra* (Col., III, 4) et lui-même nous l'a dit expressément : « *Ego sum vita.* Je suis la vie » (Jo., XI, 25 ; XIV, 6). Mais à qui devons-nous le Christ et l'effusion des grâces par lesquelles nous lui sommes incorporés ? N'est-ce pas à Marie, Mère du Christ ?

Dès Nazareth, elle répond par un libre consentement aux paroles de l'ange lui annonçant l'Incarnation du Verbe. S. Bernard l'a noté dans une touchante prière : « O Vierge,... l'ange attend votre réponse. Et nous aussi, sur qui pèse déplorablement une sentence de condamnation, nous attendons de vous la parole de miséricorde. Voici que le prix de notre salut vous est offert. Consentez, et immédiatement nous serons délivrés. Grâce à un petit mot de vous, nous serons *créés de nouveau,* nous serons rappelés à la vie. O Notre-Dame, dites-la, cette parole ! »

Et Marie, ayant écouté et pesé le message de l'ange, dit son *Fiat* par amour pour Dieu et par amour pour nous. Dès cet instant, elle devient notre Mère, la source de notre nouvelle vie, la cause de notre salut. Je dis bien : cette Mère de nos âmes est vraiment la *cause de notre salut.* Vous savez que le protestantisme a minimisé tant qu'il a pu le rôle de la T. S. Vierge dans l'œuvre de la Rédemption. — Mère du Rédempteur, Marie n'est pour rien, dit-il, dans la distribution et l'application de la grâce qui rachète. Ainsi, la mère de Jeanne d'Arc n'a pas été cause des victoires qui sauvèrent la France ; ainsi la mère de S. Ignace n'a pas été cause de la composition des *Exercices.* Condition lointaine, voilà leur rôle. Marie est appelée mère de la divine grâce, parce qu'elle est mère de Jésus, auteur de la grâce. C'est tout.

Non, m. f. ! Tel n'est pas l'enseignement catholique. Bossuet, résumant cet enseignement sur l'application de la grâce, parle ainsi : « Dieu ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la Sainte Vierge, les dons de Dieu sont sans repentance (Rom., IX, 29), et cet ordre ne change plus. Il est et sera toujours véritable que, ayant reçu par sa charité le principe universel de la grâce, nous en recevions encore par son entremise les diverses ap-

plications, dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations, qui n'en sont que des dépendances. »

« Eternellement dans toutes les autres opérations, dans tous les états de la vie chrétienne... ». Mais est-il un « état » où nous ayons plus besoin de la grâce et de ses « opérations » que l'agonie dernière, où se joue notre éternité ? Marie, cause de notre salut, est donc la distributrice des secours surnaturels qui, alors plus que jamais, nous seront nécessaires. Et puisque, par son *Fiat* sublime, elle a accepté ce rôle de Mère à l'égard tout à la fois de Dieu et de nous, pouvons-nous douter que son cœur maternel ne soit prêt à nous obtenir de Dieu, si nous la demandons avec une humble confiance, la grâce de la persévérance finale, la grâce de la bonne mort ?

L'application des mérites de Jésus-Christ forme, d'ailleurs, avec leur acquisition une seule œuvre complète : celle du salut. Il convient que Marie coopère de la même manière aux deux parties de cette même œuvre : ainsi le réclame l'unité du plan divin. Si la Sainte Vierge est la Mère des vivants, elle est donc très spécialement, et au titre le plus certain qui soit, la Patronne de la bonne mort. De quoi dépend, en effet, cette vraie vie des vivants, qui s'appelle la vie éternelle, sinon de la bonne mort, c'est-à-dire, de la mort en état de paix et d'amitié avec Dieu, qui nous confirme en grâce pour toujours, épanouissant et consommant cette grâce dans la gloire ? Et voilà pourquoi, par tant de faveurs spirituelles, l'Eglise n'a cessé d'encourager les fidèles à s'enrôler dans les Associations qui, comme la vôtre, mettent sous le patronage de Marie la préparation à une bonne et sainte mort.

Nous avons donc pleinement raison, quand nous revient à l'esprit la pensée des fins dernières, de nous confier à Marie, Mère de Dieu, collaboratrice des desseins de la Providence à notre égard, et de lui dire avec une tendresse filiale : *Notre-Dame de la Bonne Mort, priez pour nous !*

III

La mission providentielle qu'a reçue Marie de veiller sur nous, de protéger notre passage en ce monde et spécialement la dernière étape, nous allons voir maintenant comme elle s'en acquitte, c'est-à-dire, véritablement avec la tendre sollicitude d'une mère.

Tous ceux qui ont pris part, comme aumôniers ou brancardiers, aux drames de la guerre mondiale, nous racontent que, d'un côté comme de l'autre des tranchées, quand un soldat tombait, frappé à mort, ou s'éteignait, exsangue, sur un lit d'ambulance, son dernier cri était le plus souvent un appel, lancé dans la langue de son pays et de son enfance : « *Mamma !...* Maman !... *Mutter !... Mother...* » Rien, en effet, ni personne ne remplace une mère pour adoucir à l'agonisant l'approche de la terrible visiteuse ; surtout si cette mère, pieuse et forte, a su, dès l'enfance, imprimer au cœur de son fils la salutaire et paisible pensée de la mort. Aucune autre voix, aucun autre regard ne pourra jamais en donner aussi suavement la douloureuse annonce, y préparer le cœur, disposer l'esprit et l'âme à accueillir avec sérénité le ministère du prêtre et ses suprêmes secours surnaturels. Heureux, mille fois heureux, l'homme qui passe ainsi tranquillement des bras d'une mère bien-aimée dans le sein du Père éternel ! Mais combien d'hommes, à l'heure suprême, peuvent-ils encore jouir du privilège de sentir à leur chevet la présence d'une mère sainte, aimante, délicate ?

Nous l'avons tous, m. f., ce délicieux privilège ; cette tendre et forte mère ne manque à personne : c'est Marie, notre Mère dans la vie divine, aussi véritablement (nous l'avons vu) qu'elle est Mère de Dieu dans sa vie humaine. Et nous pouvons attendre d'elle ce que tout enfant est en droit d'attendre de sa mère aussi longtemps que, petit, il est incapable de se suffire à lui-même, car, dans la vie surnaturelle, nous restons toujours petits.

Pour élever son enfant dans cette pensée familière de la mort, une mère chrétienne n'a pas besoin de recourir à de longues et austères considérations ; elle le conduit au cimetière, sur la tombe où repose la dépouille du père, de l'aïeul, du frère aîné, que la vieillesse ou, en pleine adolescence, la maladie a emportés, ou qui sont tombés glorieusement au service d'une sainte cause. Elle lui rappelle les nobles souvenirs des disparus, lui montre en pleurant la parcelle de terre où achève de se dissoudre le peu qui reste de leur corps ; elle lui fait lire, sur la pierre, la parole de suprême réconfort : *In spem resurrectionis !...* et, dirigeant son regard vers le ciel, elle lui fait envoyer de la main un baiser vers ceux qui les attendent tous deux au rendez-vous qui n'a pas de fin.

Ainsi fait Marie, qui conduit ses enfants au pied de la Croix sur laquelle elle a vu mourir son Fils premier-né, notre frère. La croix, eh oui ! la croix nous parle de la mort, de la mort, salaire du péché — notre salaire à nous, pécheurs ; — mais elle nous dit en même temps que le Dieu dont la justice nous a condamnés à cette mort, par laquelle nous allons à la vraie vie, a voulu la subir lui-même dans toute son horreur, en prendre toute l'amertume pour nous en faire un remède salutaire. Marie, nous menant au pied de la Croix, nous élève dans la pensée de la mort, mais dans la pensée aussi de Celui qui, étant la vie, a volontairement subi la mort et, par sa mort, nous a apporté la vraie vie qui ne finit point : *Vita mortem pertulit et morte vitam protulit* (Hymne *Vexilla Regis*). Elle nous parle de la mort du Dieu crucifié, dont le scandale trouble ceux qui n'osent la regarder en face, mais dont le rayonnement illumine et embrase le cœur de ceux qui savent la contempler : *Fulget crucis mysterium (ibid.)*. Mère courageuse, elle ne craint pas de nous redire toute l'agonie de son Premier-Né ; cette lutte terrible de la nature qui veut vivre et de la mort, implacable justicière du Père ; mais, du même coup, elle nous fait voir, dans la soumission filiale à la loi de la mort, la victoire sur la mort : *Mors et vita duello conflixere mirando ; dux vitæ mortuus regnat vivus !* (Prose *Victimæ paschali*).

Oh ! qu'elle est donc changée, transfigurée, la pensée de la mort méditée au pied du crucifix ! De cauchemar ténébreux, obsédant, elle devient la vision pacifiante d'une aurore !

Notre Mère ne se contente pas de nous inculquer, avec le souvenir de la Croix, la pensée familière de la mort ; elle nous y achemine, elle nous y prépare,

comme elle y a préparé et acheminé Jésus. Répondant par son *Fiat* au message de l'ange, elle n'acceptait d'être la Mère du Verbe, qui est la Vie éternelle, que pour lui permettre de devenir mortel. C'est pour le réserver à la mort et pour l'y préparer qu'elle l'a enfanté, qu'elle l'a nourri ; qu'elle a entretenu, protégé, défendu sa vie. Elle le savait bien : elle n'entourait de tant de soins délicats l'Agneau de Dieu qu'en vue du sacrifice pascal, de la mort sur la croix.

Nous n'aurons compris, m. f., la vraie dévotion à la Sainte Vierge Marie, que du jour où nous demanderons à sa tendresse, non pas les satisfactions temporelles, non pas même les douceurs de la consolation et de la piété sensible, mais la grâce des grâces qui est, au jour le jour, de disposer notre âme dans la pureté, dans l'abnégation, dans la pratique généreuse de toutes les vertus, à marcher vaillamment, la croix sur les épaules, à la suite de Jésus ; à marcher vers la mort amoureusement acceptée et, par la mort, vers la bienheureuse et éternelle vie.

L'heure venue, Marie rejoint son Fils à la montée du Calvaire ; elle le réconforte un instant du regard et puis se met à accompagner le cortège ; elle va jusqu'au bout ; elle assiste au crucifiement, et quand la Croix se dresse, chargée de son divin et sanglant fardeau, elle se tient tout auprès, debout, offrant avec lui le sacrifice : *Stabat juxta crucem Jesu Mater ejus* (Jo., xix, 25). Les hommes crient à Jésus qu'il descende de la croix, promettant de croire en lui ; Marie, qui croit en lui, ne joint pas sa voix aux leurs pour l'adjurer de descendre. Tant qu'il reste cloué, elle reste debout. Ce n'est pas qu'elle fût moins tendre qu'Agar, dont nous lisons que, voyant son fils Ismaël défaillir d'épuisement au désert de Bersabée, elle le coucha au pied d'un arbre et s'enfuit, disant : « Je ne veux pas voir mourir mon enfant : *non videbo puerum morientem* » (Gen., xxi, 16). Mais la tendresse de Marie exprime un souhait tout contraire : « Je verrai, je veux voir mourir mon Fils et mon Dieu ; je veux le voir mourir, par conformité au bon plaisir du Père ; je veux le voir mourir, pour la rédemption et la vie du monde. »

Pour comprendre la majestueuse beauté de cet instant tragique, recourons, m. f., à une comparaison. Nous sommes, je suppose, à l'un de ces matins blafards où la justice humaine devance le lever du jour pour exécuter un coupable. Sur la place de l'exécution, la foule attend. Tout à coup, une rumeur se répand : « Sa mère ! Voilà sa mère ! » La mère du condamné arrive, en effet, pâle et sanglotante ; debout, dans un coin de la place, elle attend. Vous imaginez-vous quel frisson courrait dans toutes les veines, quelle impression arrêterait les palpitations de tous les cœurs ? et quelle stupeur, quel respect profond, quelle pitié indicible envahiraient tous les spectateurs, si cette mère, fendant les vagues de la foule, arrivait jusqu'à son fils — qu'elle proclame innocent — et l'enlaçait de ses bras, au moment où la mort va le lui arracher ? « C'est la mère du condamné ! » Quelle suprême émotion, enfin, si par ses adjurations et ses larmes, par une révélation inattendue, elle arrivait à démontrer l'innocence réelle de son fils et l'arrachait à l'instrument de mort dressé pour lui !

Marie n'a pas plaidé, elle n'est point intervenue pour son Fils divin ; elle le savait chargé — parce que lui-même avait voulu les prendre sur lui — de tous les péchés de l'humanité. Elle a laissé la sentence divine suivre son cours. Elle était présente à l'exécution : *Stabat juxta crucem*. Mais elle offrait son Fils pour nous, tandis qu'il s'offrait lui-même ; et elle redisait jusque dans ses larmes l'héroïque *Fiat* de Nazareth. Elle, qui n'avait jamais jusqu'alors affronté le tumulte des foules ; elle, qui ne s'était pas mêlée aux multitudes enthousiastes, lors de la multiplication des pains ou de l'entrée triomphale de son Fils à Jérusalem ; elle, qui s'était tenue à l'écart aux heures glorieuses de la vie publique de Jésus, la voilà près de lui, au pied de cette Croix sur laquelle, pour s'être dit le Fils de Dieu, il expire, abandonné de tous, abandonné, gémit-il, même de Dieu son Père.

Mais alors, vous savez ce qui se passa. Jésus, ramassant ce qui lui reste de force et de voix, lui montre des yeux le disciple qu'il aime : « Femme, dit-il, voilà votre fils ». Ensuite il dit au disciple : « Voilà votre Mère ». Et depuis cette heure, ajoute l'évangéliste, le disciple reçut Marie dans sa maison (Jo., xix, 26 ss.).

« Voilà votre fils ! » Quelle substitution, même s'il ne s'agissait que de remplacer Jésus, Verbe de Dieu, par le bien-aimé Jean, âme toute de tendresse, de pureté et d'amour ! Mais ne savez-vous pas que cette parole s'applique à tous et à chacun de nous ? Jésus, à ce moment, du haut de sa Croix, parlait et agissait comme grand-prêtre de la Nouvelle Alliance, dans l'acte même de son sacrifice. Ce qu'il a dit en telle circonstance, il l'a dit en tant que Sauveur de tout le genre humain, tenant en mains et ayant à cœur les intérêts de toute la famille humaine. C'est donc tout le peuple chrétien qu'il voyait dans la personne de l'unique apôtre qui lui fût resté fidèle ; dans les paroles qu'il lui adresse et adresse à sa Mère, il faut voir le testament qui nous donne à tous Marie pour Mère, dans l'ordre de la grâce.

Revenons donc maintenant, m. f., à l'allégorie du condamné, livré aux vindictes de la justice humaine. S'il est à certains égards l'image de Jésus, l'innocente victime, combien plus est-il l'image de chacun de nous, condamné, dès avant sa naissance, à la mort temporelle, par un juste décret de Dieu ! Il est bien vrai que Dieu n'avait pas fait l'homme pour la mort. Il l'avait créé pour la vie ; il lui avait même infusé, par une mystérieuse génération infiniment supérieure à toute nature créée, une participation de sa nature divine. Il avait fait de la terre une voie royale déroulée sous la voûte étincelante des cieux pour conduire l'homme, directement et sans passer par la mort, de la contemplation des splendeurs créées, qui le reflètent ici-bas, vers une terre nouvelle et des cieux nouveaux, dans la claire et béatifique vision de sa splendeur incréée. Mais l'homme, ingrat, a, par son péché, introduit la mort dans le monde. Dès lors, la justice divine réclame que la mort soit le salaire du péché : *Stipendia enim peccati, mors* (Rom., vi, 23). Nous sommes tous des condamnés : *Statutum est hominibus semel mori* (Hébr., ix, 27). La mort nous est due, et nous sommes dus à la mort.

Cette mort, mort passagère, après tout, ne serait pas tellement effrayante, si nous ne sentions planer sur nous le péril d'une mort autrement redoutable, dont la seule pensée faisait frémir un S. Jérôme dans sa grotte, un S. Bernard dans sa cellule, une

sainte Thérèse d'Avila dans son cloître. Mais, en les faisant frémir, bien loin de les paralyser dans la terreur, elle les stimulait à la pratique de toutes les vertus, de toutes les austérités ; surtout, en les pénétrant du sentiment de leur faiblesse, elle leur faisait pousser vers Marie le cri de détresse humble, suppliant, mais confiant. Et nous, tandis qu'au milieu des souvenirs amers des misères passées, des scrupules ou des inquiétudes sur la valeur de nos repentirs, il nous semble nous voir, au jugement de Dieu, assaillis par la horde insolente des démons, elle est là, Notre-Dame de la Bonne Mort ; elle ne peut pas ne pas être là !

En effet, tout en bouleversant le plan du Créateur par son péché, l'homme ne l'a pas anéanti ; il n'a pas changé le cœur de Dieu ; le Justicier reste Père ; et, pour l'attendrir, son Fils incarné lui offre le sang rédempteur qu'il a versé au Calvaire, coulant encore chaque jour, d'un bout du monde à l'autre, « oblation très pure », sur trois cent mille autels. Ecoutez : sur ce Calvaire sans cesse renouvelé, la double parole est incessamment redite : « Voilà votre Mère... Voilà votre fils ! » — « Mère, nous semble dire alors Notre-Seigneur, Mère, voilà votre fils ! Il accepte, soumis, résigné, la sentence de mort ; mais il tremble à la pensée du jugement, il a peur de la damnation, de la mort éternelle. Seriez-vous vraiment sa Mère, si sa détresse ne vous touchait pas ? Comme vous répandiez vos larmes, quand j'étais pendu à la Croix, offrez-les encore au Père céleste, vos larmes de co-rédemptrice, pendant que votre fils coupable est suspendu entre son expirante vie mortelle et l'abîme de l'éternelle mort.

« Et vous, homme coupable, mais racheté au prix de tant d'amour, voilà votre Mère ! Ce qu'elle a fait en ma faveur depuis son premier *Fiat ;* ce qu'elle a fait surtout au Calvaire, pour me donner l'aide de sa présence, de son regard, de son amour, et pour contribuer, autant qu'il était en elle, à ce que ma mort douloureuse et tragique fût pourtant une bonne mort, — je veux qu'elle le fasse pour vous, pour chacun de vous. Je veux, qu'associée à ma Rédemption, elle le soit à l'application des grâces qui en sont le fruit, et à cette grâce surtout, précieuse et décisive entre toutes, qui s'appelle la persévérance finale. Donnez-vous donc à elle ; jetez-vous à ses pieds, ou plutôt dans ses bras, pour n'avoir plus rien à craindre. Ma Mère, devenue la vôtre, veillera sur vous comme sur moi, maintenant et surtout à l'heure de la mort. »

C'est ainsi, m. f., que Marie, forte de sa mission divine, accourt près du mourant que le Justicier suprême a marqué pour l'exécution et qui attend celle-ci, le front baigné d'une sueur d'angoisse. Mais ici elle ne se contente pas d'être présente : *Stabat Mater...* Aux larmes silencieuses qu'elle versait sur le Calvaire, elle ajoute pour nous son intercession. Avocate très bonne et toute-puissante, elle sait bien qu'ici elle peut et doit intervenir en faveur d'un condamné trop souvent et trop réellement coupable. *Eia ergo, advocata nostra !* Elle plaide pour nous auprès d'un juge infiniment juste et redoutable, à qui une longue patience a donné le droit de punir : *Juste judex ultionis !* Mais auprès d'un juge qui, lui-même, nous l'avons vu, lui a donné le titre et les droits de co-rédemptrice, avec un amour et des droits de Mère envers cet accusé tremblant : *Mulier, ecce filius tuus !* Voilà pourquoi elle gagne enfin la cause de quiconque ne veut pas être perdu en dépit d'elle. A un appel même tardif ; à un recours, même secret, du cœur ; à un regard, même expirant, mais douloureux et confus, de l'homme qui va mourir, elle répond par un élan de miséricorde maternelle. Elle transforme pour lui la *mort*, cet objet naturel d'horreur et d'épouvante, en ce que nous appelons le *trépas*, c'est-à-dire, le passage à une vie meilleure et éternellement bienheureuse.

Voilà pourquoi, nous conformant à la recommandation suprême de son divin Fils, nous l'invoquons avec une spéciale confiance pour l'heure de ce passage décisif, et nous lui redisons : *Notre-Dame de la Bonne Mort, priez pour nous !*

* *

Notre-Dame de la Bonne Mort, priez pour nous ! Mais qu'attendons-nous d'elle ? Que son intervention toute-puissante sur le Cœur de son Fils, nous assurant un pardon *in extremis*, nous permette de vivre sans lutte, sans vigilance et presque sans prière ? Serait-ce donc là ce que nous appellerions une « bonne mort », cette mort dont le langage chrétien dit si bellement que l'on s'endort dans le baiser du Seigneur ?

Par crainte de surprise, pour disposer des biens matériels dont nous jouissons ici-bas, nous pensons à l'avance à signifier dans un testament nos dernières volontés ; nous préparons à grands frais le tombeau où reposera notre corps pour s'y désagréger et s'y corrompre. Mais tous ces préparatifs si soigneusement étudiés et mûris, que sont-ils donc, m. f., sinon une continuelle méditation sur la mort, une continuelle préparation à la mort ? méditation et préparation qui n'ont pourtant rien que d'amer et qui ne font songer qu'à ce qu'il faut quitter. Et dans toutes ces minutieuses prévisions, nous n'oublierions que notre âme ? Pour elle seule, nous ne pourvoirions pas à la surprise, nous ne songerions pas à assurer son heureuse entrée dans le port où elle doit aborder vivante, à retenir et disposer sa place dans la patrie où elle doit régner immortelle ? Vivons donc, m. f., en pensant à la mort.

C'est vrai : même pour les Saints, le souvenir de la mort a quelque chose d'austère ; l'angélique docteur, S. Thomas d'Aquin, n'hésite pas à affirmer qu'il est dur : *Durum est cogitare mortem* (Comm. in 2 Cor. I, lect. 1). Et l'Apôtre lui-même gémissait, tout en aspirant à la vie éternelle, car il sentait la peine du dépouillement et de la séparation qui en sont la condition : *Nam et qui sumus in hoc tabernaculo, ingemiscimus gravati, eo quod nolumus exspoliari, sed supervestiri, ut absorbeatur quod mortale est a vita* (II Cor., V, 4).

Eh oui ! nous voudrions bien, sans traverser la mort et la corruption, passer de cette vie éphémère à l'éternelle. Nous nous sentons faits pour la vie et l'instinct de notre nature, qui répugne à la mort, engendre en nous la peur de mourir ; et nous avons besoin de courage pour aller à la mort, besoin d'audace pour courir au-devant d'elle. Ce courage, cette audace, qui nous les donnera ? N'ayez pas peur. Le tribunal du Christ est le tribunal d'un Dieu crucifié et mort par amour pour nous. Cette Croix sur laquelle, élevé au-dessus de la terre, il demeure cloué, les deux bras étendus, la poitrine grande ouverte, le voilà, le siège du souverain Juge, doux et humble de cœur ; la voilà, la chaire du Pontife suprême : il a fait au ciel son entrée triomphale, oui, mais là-même il sait encore

compatir à nos faiblesses, parce que, lui aussi, il les a toutes ressenties au plus profond de son être, prenant sur lui tout le poids de nos péchés, lui qui n'a pas commis le péché (Hébr., IV, 15).

Approchons-nous donc, confiants, de ce trône de grâce encore plus que de justice, pour obtenir miséricorde et le secours dont nous avons tant besoin ! Auprès de ce trône, nous trouverons notre avocate toute bonne autant que toute puissante. Mère tout à la fois de notre divin Juge et la nôtre, elle plaidera pour nous près de lui, elle nous ouvrira les trésors de ce Cœur divin, elle apaisera sa justice. A nous, de nous efforcer d'être du nombre de ces disciples de Jésus qu'elle a trouvés fidèles, au pied de la Croix, disciples bien-aimés, dignes d'être aussi ses fils à elle et, à ce titre, de ressusciter un jour, comme son Premier-Né, de la poussière du tombeau, revêtus de cette robe de gloire que ses doigts, artisans de tout bien et de toute vertu, tissent au jour le jour de cette vie du temps, pour nous en parer au jour de la vie éternelle !

O Vierge Marie, puisque vous nous êtes apparue comme la gardienne vigilante, chargée par Dieu même de protéger notre traversée en ce monde, de nous sauver des écueils invisibles et toujours menaçants, de nous conduire enfin jusqu'au port de la béatitude éternelle, c'est sous cette image encore que nous vous revoyons, que nous vous invoquons et que nous nous confions à votre maternel amour !

D'autres, comme votre dévot fils Bernard, vous appelleront leur étoile, et vous l'êtes en effet : *Ave, maris stella !* Mais l'étoile semble lointaine pour nous et sa lumière nous paraît froide auprès de celle de vos yeux. Venez donc avec nous, restez près de nous, sur le vaisseau fragile qui nous emporte, passagers d'un jour ou d'une heure, parmi tant de dangers connus et tant d'autres insoupçonnés !

Il en est qui voient en vous leur phare, et vous êtes bien la lumière qui nous indique l'entrée du port : *Felix cœli porta... Ex qua mundo lux est orta* Mais vous ne demeurez pas immobile, ô Marie, dans l'égoïste tranquillité des havres de grâce. Vous êtes avec nous dans la tourmente, où, douloureusement (et pour combien de temps encore, nous l'ignorons), notre âme faible se débat. Dans le brouillard où nous cheminons à tâtons, comme des aveugles, toute proche de nous, vous serez notre lumière : *Profer lumen cæcis !* Découvrez-nous les écueils des délices empoisonnés et des sagesses illusoires, les récifs des présomptions altières et les abîmes des insondables désespoirs ! *Iter para tutum !*

Veillez sur nous dans la tempête, pour qu'elle ne nous engloutisse pas, et dans la bonace, parfois plus dangereuse encore, pour qu'elle ne nous engourdisse pas ! Veillez sur nous dans cette traversée, toujours brève, que nous appelons la vie, et dans ce que nous appelons le naufrage de la mort, et qui sera pour nous, en réalité, l'accoste à la seule vraie vie. O Mère vigilante, dirigez notre navire et notre âme vers le port de la béatitude, fallût-il arracher pour cela, de nos mains inhabiles ou coupables, le gouvernail de notre liberté ! Tout est à vous, parce que nous pourrions tout perdre, et que vous pouvez tout sauver.

Veillez aussi, Vierge Marie, sur tous les hommes, nos frères ; car tous ils sont vos fils, enfantés dans la douleur et confiés à votre amour par votre premier-né, Jésus-Christ. Veillez sur eux, maintenant, et surtout à l'heure de la mort. Mais, que dis-je ? N'est-ce pas « maintenant » même l' « heure de la mort » pour des milliers d'entre eux ? Regardez chacun d'eux, ô Marie : « Femme, voilà votre fils ! »

Il est votre fils, le nouveau-né qui ouvre les yeux à la lumière du monde, mais les referme aussitôt, après un imperceptible vagissement, sans autre écho désormais que les sanglots de sa mère. Et il est votre fils, le vieillard au front chenu qui, après une longue vie de travail, a enfin laissé tomber l'outil de sa main défaillante et s'endort, seul paisible, parmi les larmes des siens, dans la paix promise au bon serviteur. Mais n'a-t-il pas encore quelque dette auprès de la justice divine ? *Notre-Dame de la Bonne Mort, priez pour lui !*

Il est votre fils, le prêtre, le médecin, le directeur d'entreprise, le contremaître ou le simple ouvrier, qui tombe victime de son devoir professionnel, et le mécanicien qu'un engrenage sournois happe et déchire, et le marin qu'un faux pas fait disparaître sous les lames, et le sauveteur englouti dans la tempête ou écrasé sous un pan de mur embrasé... Mais dans la minute de lucidité qui leur reste, ne vont-ils pas revoir avec terreur toute une série peut-être d'infidélités, des heures d'égarement, des années d'indifférence religieuse ? *Notre-Dame de la Bonne Mort, priez pour eux !*

Priez pour les autres aussi ; pour ceux qui n'ont pas vu votre lumière ou qui ne l'ont pas suivie ; pour ceux qui, près de mourir, ne songent même pas, comme les combattants antiques devant César, à vous adresser un salut suprême, un suprême appel au secours ! Pour eux, nous vous saluons, nous vous invoquons, ô Marie ! car ces milliers d'êtres humains, qui vont mourir aujourd'hui, sont vos fils : *Ecce filius tuus !*

Combien de ceux-là peut-être ont été les ennemis de Dieu, donc les vôtres ? Combien, sur la mer du monde, laissent leur pauvre âme en dérive, sans étoile et sans boussole, chantant et riant dans leur course à l'abîme, sans souci du péril prochain ? Combien peut-être offensent Dieu en cet instant même, qui dans le suivant vont mourir ? Vierge bénigne, ceux-là aussi, pourtant, sont vos fils ; et nous avons appris dès notre enfance à croire et à dire que, tout spécialement pour eux, vous étiez un recours et un refuge : *Refugium peccatorum !* C'est pourquoi, en leur faveur aussi et en leur nom, nous vous prions. Si loin qu'ils soient de vous, n'est-il pas vrai qu'à la minute suprême vous les appelez encore, ô Notre-Dame de la Bonne Mort ? N'est-il pas vrai que vous les invitez, avec une tendresse angoissée et pénétrante, à se tourner enfin vers vous ? N'est-il pas vrai, ô Refuge des pécheurs, que vous aimez plus encore que les autres ces enfants-là, plus malheureux et plus à plaindre, parce que plus en danger de perdition, et déjà à moitié enfoncés dans le gouffre d'où l'on ne remonte plus ? O Vierge, ô Mère, oui, nous le savons, nous le croyons et nous le proclamons : jusqu'en cette dernière minute de leur dernière heure, vous êtes prête encore à leur ouvrir vos bras, s'ils veulent s'y jeter, parce que votre cœur de Mère aura toujours finalement plus d'amour que l'âme de vos fils ingrats ou dévoyés ne saurait avoir de haine ! *O Notre-Dame de la Bonne Mort, priez pour eux, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort ! Ainsi soit-il.*

SERMONS POUR UNE QUINZAINE PASCALE

VIII

LE PÉCHÉ, CAUSE DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

(Lundi Saint)

Mes frères,

Dans une magnifique épître, qui est la dernière des quatorze que nous possédons de lui, et qui est adressée aux Hébreux de Palestine, S. Paul a exposé d'une façon saisissante la signification profonde de la Passion du Christ.

La doctrine qu'il expose n'est pas, dit-il, faite pour les débutants, elle est difficilement accessible, elle réclame une initiation prolongée, un sens chrétien exercé et affiné par la pratique de la piété véritable.

Il se sert même, pour faire entendre cela, d'une comparaison expressive : « Quiconque, dit-il, en est encore au lait, n'est pas capable de la parole de perfection, car c'est un enfant. Mais la nourriture solide est pour les hommes faits, pour ceux dont le sens est exercé par l'habitude de discerner le bien et le mal » (v, 13-14).

Quelle est donc cette doctrine ? Elle se ramène, en deux mots, à ceci : ce ne sont pas les bourreaux du Christ qui l'ont crucifié, ce sont les péchés des hommes.

Que le péché soit la cause de la Passion du Sauveur, que nous soyons nous-mêmes, par nos fautes, participants du crime de déicide, c'est ce qui semble, à première vue, bien extraordinaire. Et pourtant c'est la vérité même et une vérité qu'il importe de fixer dans nos esprits, une vérité qui doit transpercer nos cœurs, une vérité qui doit agir dans nos existences comme une puissance de repentir, de rénovation, de haute exigence religieuse et morale.

Nous avons essayé, dans notre précédente instruction, d'embrasser dans toute son étendue la grandeur du drame de la mort du Christ, et nous avons dit que ce drame présente un caractère unique à la fois par la force de ses preuves historiques, par la personnalité divine du héros qui en fut la victime, et par l'immensité de l'enjeu qui s'y trouvait engagé.

Notre conclusion était que rien, dans toutes les annales humaines, n'approche, pour la profondeur et la gravité, de cette tragédie du crucifiement.

Il nous faut à présent considérer les origines de cette tragédie et ses conséquences, je veux dire, ses causes réelles et ses fruits authentiques. En cette Grande Semaine, qui n'est pas seulement pour le chrétien une semaine de commémoraisons sacrées, mais une semaine de renouvellement intégral par la confession et par la communion, une semaine de révision intérieure, de liquidation et de purification annuelle, une semaine, si je puis dire, d'inventaire moral, à la suite duquel chacun de nous doit établir devant Dieu le bilan de l'année écoulée et se préparer à repartir d'un *actif* bien assuré pour l'année suivante, rien ne nous sera plus utile que de méditer ensemble 1° sur la puissance de destruction du péché, en tant qu'il est cause de la mort de Jésus-Christ ; — 2° sur la fécondité de la mort de Jésus-Christ, en tant qu'elle constitue une victoire décisive sur le péché.

I. — *La puissance de destruction du péché*

1. Qu'est-ce donc que le péché ? Les noms présentent le plus souvent une signification originelle qu'il est utile de rechercher. Notre mot *péché* vient du latin *peccatum ;* c'est donc aux Latins qu'il faudrait demander ce qu'ils entendaient par là. L'un de leurs plus illustres orateurs, le célèbre Cicéron, disait : *Pécher c'est dépasser les bornes.* Le péché, c'est donc l'acte de celui qui a dépassé les bornes. Chez les Latins, d'origine paysanne, pour qui la propriété était chose sacrée, l'acte de franchir les bornes était l'un des plus graves que l'on pût commettre. Mais le mot n'était pas employé seulement pour désigner un empiétement sur le champ du voisin, il s'étendait à toute injustice. Le péché est donc éminemment une violation du droit.

Mais de quel droit s'agit-il ? Serait-ce du droit civil seulement, du droit public, du droit légal ? Non ; au-delà de la légalité, tous les peuples ont connu un droit religieux, qui en avait été le fondement sacré. Le péché dans son origine est donc une violation de la loi divine. Chez les Grecs, le terme qui signifie péché, a aussi le sens d'erreur, de manquement, comme si les Grecs avaient compris d'avance qu'il y a dans tout péché une part d'aveuglement inexplicable, une part de folie, c'est-à-dire cela même qui devait faire prononcer à Jésus-Christ, du haut de sa croix, ce mot poignant et insondable : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Mais, si tout n'était qu'une erreur dans le péché, si le péché n'était qu'un acte d'ignorance, si après chaque péché on pouvait se borner à dire : « Il y a eu maldonne, car je ne savais pas, » la volonté libre n'y aurait donc aucune part, et la responsabilité de l'homme n'y serait aucunement engagée, puisqu'il est bien entendu que, selon le mot de S. Thomas d'Aquin, « *c'est avec la liberté que commence la morale.* »

C'est ce que les Grecs avaient bien compris également, puisque dans la langue d'un Platon, le plus grand de leurs penseurs, le terme le plus employé pour désigner le péché est le mot d'*injustice*.

2. Mais si les philosophes païens eux-mêmes ont su définir le péché, nul n'a compris, avant le christianisme, sa dramatique importance dans l'existence humaine.

Sans doute, le Christ n'a nullement inventé de toutes pièces la religion que nous tenons de lui. Il a déclaré lui-même : « Je ne suis pas venu abolir la Loi ou les Prophètes, mais les parfaire. » (Mt., v, 17). De toute antiquité, l'on savait que l'histoire des hommes avait commencé par un péché de désobéissance, et que ce péché avait provoqué la colère divine, et que l'homme avait été chassé de l'Eden primitif, et enfin que Dieu avait prononcé sur l'homme coupable cette sentence capitale : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front jusqu'à ce que tu retournes dans la terre, car tu es poussière et tu retourneras dans la poussière. »

Déjà, dans cette parole sévère, apparaissait la puissance de destruction du péché. L'on ne pouvait douter que c'était le péché qui avait détruit le bonheur de l'homme, qui l'avait voué à une vie de misère et de dur labeur, à la souffrance et à la mort. Mais tout cela demeurait en grande partie enveloppé dans les textes bibliques, et la pensée humaine, dans son ensemble, manquait trop de lumière, de pénétration, de persévérance dans la recherche et dans la méditation, pour comprendre tout ce que contenait l'histoire étonnante de la déchéance primitive de nos premiers parents et de ses conséquences indéfinies dans le cœur de tous les hommes.

Cependant, à côté de l'histoire du péché, la révé-

lation la plus ancienne avait placé la promesse d'un Rédempteur. Dieu avait dit au serpent, — image du tentateur, c'est-à-dire de l'Esprit du mal, — en faisant remonter jusqu'à lui une partie de la faute d'Adam : « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne, et elle te meurtrira à la tête tandis que tu la meurtriras au talon. » Paroles mystérieuses qui résumaient, bien des millénaires à l'avance, le drame même de la Passion.

3. Il est clair que lorsqu'on veut comprendre ce que c'est que le péché, il faut le suivre depuis ses plus lointaines origines et jusque dans ses plus lointaines conséquences. On voit alors qu'il fait partie d'une gigantesque tragédie qui dépasse de très loin notre petite planète. Cette tragédie n'est autre que la lutte du Bien et du Mal, — le problème des problèmes pour la philosophie de tous les temps. — Cette lutte a commencé bien avant que la Terre existât. Elle est la suite inévitable du *don de la liberté* accordé par le Créateur aux créatures douées d'intelligence et d'amour. Pour pouvoir aimer, il faut pouvoir se refuser, il faut être libre. Or, se refuser, c'est justement cela qui est le péché. S'il y a eu, dans l'indéfini du temps, des mondes antérieurs au nôtre, — et rien n'empêche qu'il y en ait eu, quand on songe aux armées innombrables des étoiles qui peuplent l'espace, — partout et toujours, au sein des habitants libres de ces mondes, le même problème a dû exister. Il s'est posé de même parmi les légions de ces esprits immatériels que nous appelons les Anges et qui s'échelonnent entre l'homme et le trône de Dieu. Celui que nous appelons le tentateur, ou l'adversaire, le calomniateur, — ce qui est le sens des mots Satan et Diable, — n'est rien d'autre que le révolté, le pécheur de ces ordres spirituels supérieurs au nôtre.

Ce que furent, en dehors de notre Terre, les péripéties de cette immense lutte entre le Bien et le Mal, nous ne le savons pas et nous ne le saurons que dans la lumière de Dieu, après notre mort. Mais ce que nous savons, c'est que ces péripéties ont eu chez nous, sur notre sol, dans notre histoire terrestre, leur suite qui dure encore. Essayez d'énumérer les grandes batailles spirituelles dont notre monde a été le théâtre : vous trouverez ceci : — bataille du Paradis terrestre : le Serpent est vainqueur, Adam et Eve sont vaincus et en eux tous leurs descendants ; — bataille entre Jésus-Christ et le Démon au désert, tout au début de la Vie publique : l'antique Serpent est battu et repoussé, Jésus-Christ lui a parlé en Maître et l'on peut entrevoir la victoire finale ; — bataille du Calvaire, où le Démon met en action tout ce qui, dans les hommes, peut servir ses sinistres desseins pour écraser Jésus-Christ, et où il croit triompher par la mort sanglante infligée au Fils de Dieu, mais où il est finalement et définitivement vaincu par le moyen même de la mort du Sauveur.

C'est en embrassant du regard, comme nous venons de le faire, toute l'étendue de l'histoire, que l'on comprend le rôle du péché dans la création et sa puissance de destruction. De même que de notre temps, grâce aux inventions qui ont supprimé la distance, la politique humaine a passé du plan local au plan mondial, de même la pensée chrétienne, suivant en cela du reste la noble tradition des Pères de l'Eglise, fondée sur nos Saints Livres, doit constamment s'élever, dans l'étude des problèmes religieux, au-dessus des petites considérations, étroites et mesquines, de nos intérêts particuliers, pour apercevoir ceux-ci dans l'immensité du cadre général où ils se placent.

Ainsi le péché, dont nous méconnaissons trop souvent la malice, faute de réflexion et de puissance de vision spirituelle, revêt toute sa gravité quand on le contemple dans les maux qu'il a infligés à l'humanité au cours des âges, puisque c'est de lui que découlent tous ces maux, et aussi quand on le contemple dans ce raccourci saisissant de la tragédie humaine et divine qui se nomme la Passion de Jésus-Christ. C'est là surtout que nous voyons à découvert sa puissance destructrice, car c'est lui qui a d'une part servi d'instrument au démon pour allumer les haines déicides qui ont causé la mort du Christ, et c'est lui d'autre part que Jésus avait en vue, en acceptant de mourir sur la croix et de ne pas résister aux assauts de ses adversaires, comme il lui était si facile de le faire.

II. — *La fécondité de la mort de Jésus-Christ*

Cela nous fait voir qu'il y a deux manières de considérer la violence de désordre qui existe dans le péché : l'une, c'est de voir le péché à l'œuvre contre Jésus-Christ ; et la seconde, c'est de voir Jésus-Christ à l'œuvre contre le péché.

1° Dans le premier point de vue, toute la suite des âges, avec leurs prévarications, leurs rébellions contre la loi de Dieu, leurs crimes publics ou privés, connus ou secrets, montent à l'assaut de la vie de Jésus-Christ et complotent sa mort par l'intermédiaire des personnages visibles au Calvaire.

2° Dans le second point de vue, encore plus éloquent que le premier, nous voyons Jésus-Christ accepter volontairement une mort injuste en soi et même souverainement injuste, parce qu'il regarde comme juste devant Dieu de subir la mort pour expier le péché.

Je dis que ce second point de vue est encore plus éloquent que le premier, car c'est le point de vue de Dieu, donc le point de vue de la Vérité éternelle, le point de vue de la Justice et de la Miséricorde également infinies.

Partons en effet de ce principe évident que rien n'arrive sans la volonté de Dieu. Il s'ensuit que tous les événements de notre vie sont soumis ou à ses décrets ou à sa permission. Le péché lui-même n'échappe pas à cette règle absolue. Et comme il est contre l'ordre divin, il n'est pas possible qu'il ait le dernier mot, au sein de la Création. « Dieu ne permet le mal, a dit S. Augustin, que pour en tirer un plus grand bien. » Si le péché est la souveraine injustice, il est nécessaire qu'il soit réparé pour que la justice soit rétablie. Et ce n'est pas un homme, si grand qu'il soit, ce n'est pas un ange ou un archange, qui peut rendre à Dieu un honneur équivalent à ce que le péché lui enlève. L'offense se mesure en effet à la grandeur de l'offensé, tandis que la réparation se mesure à la grandeur du réparateur. A une injustice souveraine, puisqu'elle frappe le Souverain Maître des choses, il fallait donc une souveraine réparation, venant d'une personne égale à l'Offensé. Ainsi s'explique le mystère de l'Incarnation, dont le but suprême, en fait sinon en droit, fut la rédemption universelle.

« Accordons à Dieu, a dit un Père de l'Eglise, la connaissance de soi-même. » Cela veut dire : accordons à Dieu l'appréciation du désordre comme celle de l'ordre, la connaissance de la malignité et de l'iniquité du péché, comme celle de la beauté et de la grandeur de la réparation qu'il en exige.

S'il est vrai que rien n'arrive sans la volonté de

Dieu et que, selon le mot de Jésus-Christ, « les cheveux mêmes de notre tête sont comptés », à combien plus forte raison un événement aussi grandiose, aussi sacré, aussi divin que l'Incarnation du Fils de Dieu doit-il tomber sous le vouloir infini du Créateur et tenir dans ses plans éternels une place de premier rang ! Et si un Dieu ne s'incarne pas sans cause, il est clair que les détails de sa vie terrestre sont tous également pourvus d'un sens supérieur, qui en fait pour nous de puissants mystères. Si donc la mort du Verbe incarné sur la croix s'est produite par la malignité de Satan, ameutant contre le Fils de Dieu tous les acharnements humains, il n'est pas moins vrai que cette même mort entrait dans les desseins de Dieu, comme répondant au désordre du péché et y répondant à la fois par une égalité de justice et une supériorité, une surabondance de l'amour sur la haine, de la miséricorde divine sur la bassesse humaine.

C'est sous cet angle que la tradition chrétienne a toujours considéré la mort de Jésus-Christ. Elle y a vu davantage un fait divin qu'un fait humain. Et si nous avons pu signaler, comme une marque étonnante de la vérité du témoignage des Apôtres, l'absence complète de déclamations contre les ennemis de Jésus, l'admirable sérénité de nos récits évangéliques de la mort du Christ, nous pouvons maintenant en donner cette explication qu'aux yeux des Apôtres, par-delà les exécutants du drame, par-delà un Caïphe, un Pilate, un Judas même, par-delà les comparses de la foule anonyme, la grande figure de la Volonté rédemptrice de Jésus-Christ et celle de son divin Père planaient, donnant à toute la suite des faits un aspect surnaturel qui en fournit la véritable signification.

Nous pouvons donc revenir à l'exposition de S. Paul, dans l'épître aux Hébreux, dont je vous parlais au début de cette instruction.

Pour lui, la mort de Jésus-Christ comporte les acteurs suivants : au-dessus de tout, Dieu dans son infinité de justice et de bonté ; — au-dessous de tout, la foule immense des pécheurs, parmi lesquels se tient le Tentateur, qui est le démon ; — entre les deux, le Médiateur unique, le Christ Jésus, offrant à son Père la réparation exigée pour les péchés des hommes, et offrant aux hommes le pardon de son Père apaisé par son propre sang répandu sur la Croix.

Ecoutez quelques passages de l'épître de S. Paul. Il commence par préciser la grandeur du Christ et il le fait dans les termes les plus sublimes, en le situant dans l'ensemble des révélations divines : « Après avoir, dit-il, à plusieurs reprises et en diverses manières, parlé autrefois à nos pères par les Prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses et par lequel il a créé aussi le monde. Ce Fils qui est le rayonnement de sa gloire, l'empreinte de sa substance et qui soutient toutes choses par la puissance de sa Parole, s'est assis à la droite de la majesté divine au plus haut des cieux. »

Je vous le demande : pouvait-on, trente ans environ après la mort du Christ, parler de lui d'une façon plus élevée et mieux nous inviter, toutes les fois que nous essayons de comprendre quelque chose à cet Evangile dont nous sommes les disciples, à nous jeter tout de suite dans l'Infini ?

Mais, d'après notre épître, que vient faire ce Fils de Dieu sur la terre ? Ecoutez : « Tout grand-prêtre, choisi parmi les hommes, est établi pour les hommes, en ce qui regarde le culte de Dieu, afin d'offrir des oblations et des sacrifices pour les péchés... Mais nul ne s'arroge cette dignité ; il faut y être appelé par Dieu, comme Aaron. C'est pourquoi le Christ ne s'est pas élevé de lui-même à la gloire du souverain pontificat, mais il l'a reçue de Celui qui lui a dit : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui » ; et encore, dans un autre endroit de l'Ecriture : « Tu es prêtre pour toujours selon l'ordre de Melchisédech... »

Voilà donc la fonction la plus haute qui puisse exister sur terre : l'office de Pontife souverain, de Médiateur entre Dieu et les hommes. Rien ne saurait approcher de cela. Aucun des titres dont les hommes se sont parés, que ce soit ceux de Roi, ou d'Empereur, ou de Chef, ou de Guide, ou tout ce que l'on voudra, n'approche de ce titre de Jésus-Christ, même de très loin. Là, en effet, nous sommes dans l'absolu, dans le divin, dans l'éternel, et non dans le contingent, dans le conventionnel et le périssable.

Et maintenant, comment ce Pontife unique a-t-il accompli sa tâche unique, la tâche de réconciliation des créatures coupables avec leur Créateur ? Il l'a fait par l'offrande volontaire de sa vie sur la Croix. Je dis bien : *volontaire*, car, à tout instant du drame de la Passion, il eût suffi d'un geste, d'un acte de puissance, d'un seul mot de la bouche de Jésus-Christ, pour confondre et abattre ses misérables adversaires. Ils n'ont triomphé de lui que *parce que cela était écrit*, mais non pas au sens inadmissible que l'on donne trop souvent à cette expression fataliste, tout au contraire parce que cela était décrété de toute éternité par le libre choix de Dieu ; parce que cela avait été annoncé, des siècles d'avance, dans les oracles prophétiques ; parce que Jésus, dès sa plus tendre enfance et contre l'interprétation de tout son peuple, avait lu et compris, dans la Bible nationale, la volonté de son Père sur lui-même ; parce que cette volonté il l'avait embrassée librement à son tour, dans ses derniers détails, et avec toute la puissance de son double amour pour son Père d'abord et pour ses frères les hommes ensuite. Et cela, notez-le bien, je ne l'invente pas, car cela se trouve en toutes lettres toujours dans l'épître aux Hébreux, l'un des plus puissants écrits qui constituent nos Saints Livres :

« Il était impossible, — écrit S. Paul, en songeant aux sacrifices sanglants des autels dans toutes les religions antiques, — il était impossible que le sang des taureaux et des boucs enlevât les péchés. C'est pourquoi le Christ en entrant dans le monde a dit : « Vous n'avez voulu ni sacrifice, ni oblation (entre parenthèses : pour sauver le genre humain), mais vous m'avez donné un corps. Vous n'avez agréé ni holocaustes, ni sacrifices pour le péché. Alors j'ai dit : « Me voici — car c'est de moi qu'il est question dans tout le volume de la Bible, — je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté ! »

« Et c'est par cette volonté, conclut S. Paul, que nous sommes sanctifiés au moyen de l'oblation que Jésus-Christ a faite, une fois pour toutes, de son propre corps. »

Cela est-il assez clair ? Pouvons-nous écarter les yeux de cette vision sublime des événements de la vie et de la mort du Christ ?

Non, m. f., nous ne le pouvons pas, parce que cela c'est l'interprétation de Dieu même, c'est la vérité absolue et immuable.

* *

N'oublions jamais que plus notre religion sera ample, plus elle sera vaste et large, plus le champ visuel qu'elle nous ouvre sera immense, plus aussi nous approcherons de la vérité divine qui ne peut être qu'à la mesure de Dieu, c'est-à-dire infinie.

Gardons de cette méditation, m. f., ces deux pensées essentielles : Le péché est un tel désordre que, autant qu'il est en celui qui le commet, que ce soit un ange ou un homme, il tuerait Dieu ! Mais la miséricorde de Dieu est si grande qu'elle triomphe du péché lui-même, qu'elle sait lui trouver un remède et qu'elle a découvert, en Jésus-Christ, un moyen sublime d'accorder à la fois la justice et l'amour. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE S. JOSEPH

I

LA DEMEURE DE SAINT JOSEPH

Cum esset desponsata mater Jesu Maria Joseph. (Math., I, 18).

Mes frères,

La langue française ne peut rendre toutes les nuances de la phrase latine que je viens de citer et par quoi s'ouvre l'évangile de ce jour.

« Marie, mère de Jésus, était fiancée à Joseph » : si nous séparons de la sorte les trois noms sacrés que le latin rassemble, en le traduisant ainsi, nous ne faisons pas sentir à l'oreille toute la douceur qui se dégage de leur simple rapprochement.

La dévotion chrétienne a pris l'habitude de les unir et il semble que, si l'on prononce les deux premiers, on ne peut plus s'empêcher de murmurer le troisième. C'est la gloire unique du grand Saint vénéré aujourd'hui par toute l'Eglise, que son souvenir soit inséparable de celui du Sauveur et de la Bienh. Vierge qui fut sa mère.

Or, quand on se rappelle avec quel soin Dieu choisit toujours ceux qu'il destine aux grandes missions, quand on songe à la place éminente que doit occuper l'archange Gabriel parmi les purs esprits célestes, Moïse parmi les génies et les saints, Isaïe parmi les prophètes, et ceux-ci parmi les autres hommes, l'on comprend ou plutôt l'on soupçonne quelles durent être la sainteté, la pureté, la grandeur de S. Joseph, pour que Dieu lui ait confié la plus belle de toutes les charges, après celle de Mère de Dieu : la charge de père adoptif, de gardien et de protecteur de Jésus, et pour qu'il lui ait accordé le plus noble de tous les titres, celui d'époux de Marie.

Dieu n'avait pas de plus grand trésor que son Fils, et il l'a remis entre les mains de Joseph. Ce choix suffit pour justifier notre culte et celui de tous les siècles. C'est donc avec un grand respect que nous approchons du Père adoptif de Jésus et que nous contemplons en lui le modèle de toutes les perfections chrétiennes.

La demeure de S. Joseph fut à la fois l'*école de l'âme* et l'*école de la famille*, car il donne l'exemple de toutes les vertus privées et de toutes les vertus domestiques. Entrons dans cette demeure et méditons cet exemple.

I. — *L'école de l'âme*

Une âme est d'autant plus sainte qu'elle est plus intérieure. Ouvrez l'Evangile : à chaque page Notre-Seigneur y prêche la retraite, l'amour de la solitude, du recueillement, la fuite du monde et de ses vains spectacles, l'horreur de ce qui dissipe et disperse l'esprit.

« Quand vous priez, disait-il, entrez dans votre chambre et fermez-en la porte, et là, priez votre Père qui est présent dans le secret, et votre Père qui voit dans le secret vous exaucera... Lorsque vous jeûnez, ne prenez pas un air sombre, comme font les hypocrites qui exténuent leur visage pour faire paraître aux hommes qu'ils jeûnent. Pour vous, quand vous jeûnez, parfumez votre tête, lavez votre visage, afin qu'il ne paraisse pas aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Père qui est présent dans le secret, et votre Père qui voit dans le secret vous récompensera. » (Mt., VI, 1 et s.).

On ne pouvait dire plus clairement aux hommes, ni avec plus d'insistance, qu'ils doivent vivre en profondeur, pour ainsi parler, et non en surface ; que la perfection des œuvres n'est pas dans leur éclat, dans leur nombre, dans leur retentissement extérieur, mais dans leur intimité, dans leur sincérité, dans leur intensité morale.

Or, repassez en esprit ce que l'Evangile nous dit de S. Joseph : quelle impression résulte de sa vie toute entière ? Ne fut-il pas dans toute la force du terme une âme intérieure ? Ne fut-il pas essentiellement l'homme du silence, l'homme du travail, l'homme de l'obéissance parfaite aux volontés de Dieu ?

Il fut l'homme du silence, je veux dire l'homme retiré, ne concevant aucun orgueil de son illustre généalogie, ne cherchant point la gloire du monde, pratiquant sans emphase et sans ostentation la plus sublime et la plus héroïque des vertus : l'oubli de soi dans le dévouement, dans la pureté absolue du cœur et des sens, dans la prière et l'exercice inlassable de ses devoirs d'état.

De plus, Celui qui a dit : « Bienheureux les pauvres en esprit, » c'est-à-dire, bienheureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté, ayant choisi de naître dans une famille réellement pauvre, il a voulu que sa Mère fût une simple et obscure ménagère et son père adoptif un homme de travail, mangeant son pain à la sueur de son front. Joseph a été cet homme. Il a courageusement embrassé sa tâche quotidienne, sans révolte et sans plainte, avec force et avec joie, parce que le travail est à la fois très noble et très grand, très purifiant et très méritoire. Malheur à qui ne travaille pas ! Son cœur sera bientôt le repaire immonde et répugnant de tous les vices et de toutes les impuretés. Le travail ne concourt pas seulement à assurer la maîtrise de l'homme sur la nature et les éléments, mais il produit la maîtrise de l'homme sur lui-même. Sa valeur matérielle est peu de chose auprès de sa valeur morale. Il fortifie la volonté, il exerce l'intelligence, il préserve le cœur, il sanctifie l'âme tout entière, à condition toutefois qu'il soit fait pour Dieu et en Dieu.

Or, en même temps qu'il était un homme de silence et un homme de travail, S. Joseph était un homme d'obéissance et d'union à Dieu. C'est même le trait le plus frappant de son caractère. Il est par-dessus tout le serviteur fidèle qui exécute sans murmurer tous les ordres de son maître. La conduite de la Providence à son égard est un bel exemple de la manière dont Dieu nous fait connaître d'ordinaire ses desseins sur nous. Tantôt il nous laisse dans les ténèbres, posant devant notre conscience les cas les plus complexes et les plus délicats, et nous laissant les résoudre avec nos faibles lumières ; tantôt il

nous éclaire pleinement et nous manifeste d'une façon indubitable le devoir qu'il lui plaît de nous imposer.

En épousant Marie, S. Joseph ignorait le mystère prodigieux auquel cette humble fille de David allait si étroitement collaborer. Il dut savoir son désir de garder la virginité et, spontanément, il se constitua le gardien attentif et respectueux de cette pureté sans tache. Ce mariage devait être angélique. Il le comprit et le voulut ainsi.

Mais bientôt sa confiance en Marie fut mise à la plus rude épreuve. Elle ne lui disait rien des faveurs surhumaines dont le ciel l'avait comblée. Elle laissait l'inquiétude, puis le chagrin, puis la désolation s'introduire dans le cœur de son époux. Il résolut de la renvoyer secrètement. Quels tourments intimes dut lui coûter cette résolution ! Humainement parlant, c'était la plus légitime, la plus discrète, la plus charitable, mais en même temps la plus douloureuse, la plus déchirante des décisions. Mais alors Dieu intervient, et il change son trouble en un délicieux mélange de joie, d'admiration, d'extase tremblante : Joseph ne serait pas seulement le protecteur d'une vierge, le gardien du plus pur des lis, il allait être le père adoptif du Rédempteur d'Israël, du Messie tant désiré, du Sauveur du monde !

Il n'a pas besoin, pour reconnaître et pour adorer la divine grandeur du petit enfant de Bethléem, du fugitif d'Egypte, du modeste apprenti de Nazareth, il n'a pas besoin de prodiges, de déploiement de force ou de puissance, de manifestations de souveraineté et de royauté.

Plus tard, la foi naîtra dans les cœurs par les miracles. Elle est dans l'âme de S. Joseph par la simple vertu de l'abandon à Dieu, de l'obéissance à ses commandements, par le simple rayonnement de la beauté intime de ces deux êtres qui sont confiés à ses soins : Jésus et Marie. Il se met à l'unisson de ces âmes divines ; il adopte, pour ainsi parler, leur allure morale, il aime ce qu'elles aiment, c'est-à-dire l'épreuve, la souffrance, le travail, la pauvreté, le recueillement, le silence uniquement et surabondamment rempli de l'infinie puissance de Dieu ; et grâce à cette harmonie parfaite entre le chef et les membres, cette famille devient par excellence la Sainte Famille, le modèle achevé et impeccable de toutes les familles chrétiennes, l'école idéale de toutes les familles humaines.

II. — *L'école de la famille*

La famille est tout ensemble l'institution la plus naturelle et la plus nécessaire, mais aussi la plus fragile et la plus exposée. Un instinct providentiel rassemble pour une tâche indispensable deux êtres humains, deux cœurs, deux âmes, deux corps. Il s'agit de prolonger le passé dans l'avenir, et c'est le présent qui est chargé de cette fonction. L'amour réunit les éléments qui vont concourir au maintien de la vie dans le monde.

Mais depuis la faute originelle les tendances les plus sacrées de l'humanité sont troublées et perverties. Leur fonctionnement sera le plus souvent capricieux, déraisonnable, détourné de sa fin. La famille sera sans cesse menacée par l'égoïsme, l'amour du plaisir, la légèreté et la frivolité de ceux qui la composent. La plus grande leçon qu'il importait de donner aux hommes et aux familles était une leçon de discipline morale.

Trois choses nous frappent surtout dans la sainte maison de Nazareth : c'est l'ordre qui y règne, l'amour mutuel qui s'y exerce, le parfum de bonheur qui s'en exhale.

Rien de plus admirable que la hiérarchie dans la Sainte Famille. S. Joseph commande parce qu'il est chef et bien qu'il reconnaisse en Marie une sainteté supérieure à la sienne, bien qu'il adore en Jésus une dignité qui échappe aux mesures et aux lois des hommes. La Sainte Vierge et son divin Fils pratiquent la plus entière soumission envers celui qui par état représente Dieu auprès d'eux.

Voilà bien le modèle de cette subordination toute faite d'humilité, de confiance et d'esprit de foi, qui ne considère ni le prestige, ni la grandeur de celui qui gouverne, dès là que ses droits sont bien établis et que son autorité est légitime.

Du reste, ce que cette obéissance peut avoir de pénible pour la nature est compensé par les saintes joies de l'amour mutuel, amour désintéressé et souverainement tendre et souverainement délicat, dont sont animés ce Père, cette Mère et ce divin Enfant.

Ce qui aime, chez eux, ce n'est pas seulement le cœur de chair, car leur amour ne serait qu'un instinct, qu'une aveugle et changeante sensation ; ce qui aime, c'est l'âme et, au travers du corps, ce sont les esprits qui se rejoignent, qui s'embrassent, qui s'accordent à créer une atmosphère d'affection et de dévouement réciproques, d'où jaillit comme naturellement un inaltérable bonheur domestique.

Ah ! c'est que le bonheur ne consiste ici-bas ni dans le plaisir, ni dans la fortune. Il consiste dans la paix de la conscience, dans l'union des cœurs, dans la joie supérieure qui découle de la fraternité immatérielle des âmes réunies dans l'amour du même Dieu, dans la communion aux mêmes pensées, aux mêmes désirs, aux mêmes espoirs.

Une seule fois, depuis l'origine, le paradis perdu a été retrouvé : c'est à Nazareth, dans le petit cercle si profondément harmonieux formé par Jésus, Marie et Joseph, et ce paradis venait de l'amour.

Même déchu, l'homme conserve un pouvoir béatifique immense. Nous avons tous cette puissance divine de semer le bonheur autour de nous, car nous avons, non point dans toute sa pureté et toute sa grandeur primitive, mais encore bien belle et bien précieuse, cette chose étonnante qui se nomme : le pouvoir d'aimer.

Qu'était-ce donc à Nazareth, dans cette famille où rayonnait l'amour d'un Dieu, où fleurissait l'amour de la Vierge, où grandissait l'amour d'un Saint ! De ces trois foyers se dégageaient des clartés et des chaleurs inégales sans doute, mais faites pour se compléter et s'associer, et pendant les trente années que dura la vie cachée du Sauveur, il y eut pour la première fois dans le monde, depuis le péché originel, un centre de parfait bonheur, dans la concorde, dans le calme religieux et recueilli, dans la simplicité et l'amour.

C'est là que la mort vint chercher S. Joseph. Le bienheureux patriarche ne vit point apparaître cette terrible messagère de l'au-delà, comme l'importune visiteuse qui jette dans le trouble, dans la douleur et le désespoir. Entre les bras de Marie et de Jésus, divinement encouragé et divinement consolé, il embrassa la mort comme la peine due à la faute de la race, faute dont sa naissance à lui avait porté la souillure, et dont seuls Jésus et Marie, à des titres divers, avaient été préservés. Il accepta l'épreuve plus pénible des Limbes, où son âme devait attendre, avec tous les saints de l'Ancienne Loi, que les cieux fus-

sent ouverts par le Christ ressuscité ; et il quitta cette terre avec la même confiance, le même abandon, la même sérénité qui avaient éclairé sa vie toute entière.

* *

Telle fut cette belle destinée d'un homme, pauvre des biens terrestres, mais riche des dons divins. Son culte était de ceux qui ne doivent pas mourir, mais que les siècles verraient croître, comme nécessairement : l'exemple de l'amour et du respect pour S. Joseph ne vient-il pas de Jésus et de Marie eux-mêmes ? Celui qu'ils ont honoré et aimé, pourrait-il être indifférent à un seul chrétien ?

O S. Joseph, patron de l'Eglise universelle, patron des familles chrétiennes, modèle des artisans, exemple des âmes fortes et tranquilles, notre société si troublée, si agitée, si fiévreuse, si cruellement éprouvée depuis la guerre, a plus que jamais besoin de recourir à vous, de venir à votre école, de méditer votre vie et d'imiter vos vertus !

Apprenez-nous surtout la divine simplicité de l'amour du devoir, accompli sans vanité, sans recherche personnelle, sans prétention d'aucune sorte. Apprenez-nous à vivre dans la retraite, dans le recueillement, sous le regard de Jésus et de Marie, les yeux fixés sur leurs traces pour les suivre, l'âme toute embaumée de leur sainte présence et toute remplie de l'unique désir de leur plaire.

Donnez à nos foyers cette harmonie céleste, cette tendresse exquise et cependant virile, cette joie paisible et profonde, cet équilibre, qui trop souvent leur font défaut et qui distinguèrent votre humble demeure.

Et quand viendra pour nous l'heure de quitter la terre, soyez à nos côtés, ô Protecteur des agonisants, pour nous enseigner à mourir, comme vous, entre les bras de Jésus et de Marie ! Ainsi soit-il.

II

S. JOSEPH, MODÈLE DES OUVRIERS

Mes frères,

Notre société repaganisée, pétrie de matérialisme et d'ambition sans frein, ne connaît plus le vrai travail chrétien. Et une notion fausse, capable de désaxer les âmes et d'apporter des troubles dans la société, s'est substituée à la notion évangélique du travail, telle que Jésus l'a enseignée par son exemple. Or S. Joseph a merveilleusement compris et réalisé le programme d'une activité paisible, surnaturelle, charitable. Demandons-lui donc ensemble de nous instruire et de nous attirer à l'imitation de ses vertus.

I. — *Le travail a sa noblesse et sa valeur*

Une première aberration qui s'est glissée dans les esprits modernes est que le travail n'a de valeur qu'en fonction de l'argent qu'il rapporte ; de sorte qu'il faudrait estimer beaucoup un labeur bien payé, et mépriser au contraire une œuvre peu rémunératrice.

Il suit de là que les hommes se poussent, avec une rivalité brutale, à ce qu'ils appellent les bonnes places ou les situations avantageuses ; qu'ils sont bien moins soucieux de la perfection de l'œuvre que de son rendement pécunier ; que la conscience professionnelle diminue avec la loyauté dans les affaires ; et que l'on est aujourd'hui plus fier de sa fortune que de la beauté et du fini de son travail.

Il suit aussi que l'on ne connaît plus la mesure. Du temps où l'on peinait pour le pain quotidien, en exécution de la sentence divine : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » (Gen., III, 19), on savait se modérer ; une fois faite la part d'une prudence raisonnable qui songe à l'avenir, on vivait paisiblement, sans fièvre et sans ambition ; on respectait le dimanche et le repos imposé par la loi du Seigneur; on enseignait aux enfants l'amour du travail et l'esprit de sacrifice.

Et d'ailleurs, l'enfant n'était pas exclu du foyer, par esprit d'économie et de lucre ; on l'accueillait plus volontiers ; les familles nombreuses étaient plus florissantes ; les parents avaient confiance dans la divine Providence et ne se mettaient point tant en peine de l'avenir : leurs enfants feraient comme eux, ils travailleraient, ils vivraient modestement, et Dieu qui nourrit les oiseaux du ciel et les lis des champs, ne les laisserait point manquer du nécessaire.

Aujourd'hui l'enfant, quand il est admis au foyer, n'est trop souvent qu'un but : il faut bien un héritier pour recevoir le domaine et la fortune. Et que Dieu ne se permette pas de demander pour son service ce fils unique ; on se dresserait contre lui avec énergie ! Ce qu'on rêve ? Un riche mariage qui unira deux fortunes. Et plus tard ? Ou bien on continuera cette méthode et ce programme de cupide égoïsme ; ou bien un rejeton paresseux se chargera de dissiper en peu de temps le bien amassé pendant un demi-siècle et davantage.

Et voilà les méfaits de cette erreur qui tend à faire croire aux hommes que le travail n'a d'autre valeur que l'argent qu'il rapporte. Ah ! certes, S. Joseph, l'humble et courageux artisan de Nazareth, avait une autre conception du labeur. Quelle conscience il devait apporter à son œuvre ! quelle loyauté dans les contrats ! quel souci du fini, de la beauté, de l'ouvrage bien fait ! Je ne crois pas qu'il ait jamais travaillé à l'heure et tarifé ses heures de travail. Et pourvu que la journée finie il y eût du pain et le nécessaire pour le lendemain, S. Joseph posait tranquillement ses outils et se trouvait satisfait.

Qu'il serait à souhaiter qu'on l'imite aujourd'hui, tant au bureau qu'à l'usine ou aux champs ! Et que chaque travailleur comprenne que le travail est une noble fonction, un art à l'occasion. Puisse la jeunesse qui monte réapprendre au monde moderne à aimer le travail pour lui-même, à idéaliser la tâche de chacun, pour que mieux compris et aimé, le labeur soit une joie paisible, un épanouissement tranquille de tous les talents que Dieu a déposés dans l'esprit et dans le cœur de l'homme.

II. — *Le travail est une source de mérites*

Que S. Joseph ait travaillé pour le pain quotidien, et non pas par ambition, la simplicité de Nazareth nous en donne l'assurance. Mais S. Joseph voyait certes plus haut et plus loin que la nourriture et le vêtement du corps. Pour lui, comme pour tant d'autres, la majeure partie du temps était prise par la besogne de l'atelier ; la prière, la fréquentation de la synagogue, les fêtes à Jérusalem n'en occupaient que la petite part. Fallait-il donc, pendant tout le reste du temps, renoncer à servir Dieu et à travailler pour Dieu ?

Ah ! certes non. S. Joseph en effet voyait dans sa tâche quotidienne la volonté du Seigneur ; dans

l'immense champ du Père de famille, il avait conscience d'être un ouvrier au service du maître, d'avoir reçu un emploi, une charge, d'être là par la volonté de Dieu. Il avait donc le souci de remplir exactement sa mission, d'accomplir un mandat ; il avait enfin la ferme conviction qu'au soir de la journée, il serait admis à toucher le salaire promis par Dieu au bon serviteur.

C'est dans ces sentiments surnaturels qu'il s'acquittait chaque jour de ses devoirs de père nourricier et de chef de la Sainte Famille. C'est aussi dans ces sentiments que veulent travailler nos jeunes chrétiens, dans nos mouvements spécialisés.

Où que nous soyons, nous sommes placés là par la divine Providence ; nous avons à utiliser au mieux les talents que Dieu nous a confiés, à faire fructifier la part de bien qui nous a été allouée. Car Dieu est et reste le premier et authentique propriétaire de tous nos biens, dont nous ne sommes en quelque sorte que les régisseurs ou intendants.

C'est si vrai que, un jour, nous devrons tout abandonner. Quand la mort viendra nous chercher, nous partirons avec seulement nos bonnes et mauvaises œuvres, et nos biens temporels passeront en d'autres mains ; nos héritiers les laisseront à leur tour ; et, comme dit Bossuet, il n'est pas jusqu'à notre corps que la nature ne nous réclame, et dont elle a besoin pour d'autres usages.

Nous sommes donc les intendants de Dieu, comme nous le laisse clairement entendre une des paraboles de Notre-Seigneur, et si nous avons été fidèles dans notre administration, nous entendrons Dieu nous dire : « Bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton maître. » (Mt., xxv, 21). Que nous soyons comme S. Joseph penchés sur un établi, ou que notre labeur nous appelle à l'usine ou nous retienne aux champs, ou nous fixe dans notre intérieur, nous sommes tous et toutes au service de Dieu.

Efforçons-nous d'entrer dans les vues du Maître, de nous conformer à ses désirs et à ses volontés, de nous soumettre à ses commandements et de nous inspirer de ses conseils. Surtout, demeurons, par la fuite du péché et par la grâce, dans son amitié. Et alors tous nos labeurs, et mieux encore tous nos actes, seront sanctifiés, surnaturalisés ; et tandis que le pain quotidien absorbera en grande partie le fruit de notre travail, nos mérites au contraire, nés du même travail, iront sans cesse croissant. Ainsi, à longueur de journées, nous aurons travaillé à bâtir notre bonheur éternel.

III. — *Le travail est un service et une charité*

S. Joseph, constitué par Dieu chef de la Sainte Famille, fut incontestablement soutenu et aidé dans sa tâche par l'amour qui l'unissait à Marie et à Jésus ; c'est pour eux qu'il travaillait en même temps que pour Dieu, et il trouvait dans cette conviction un réconfort et un encouragement.

Mieux que cela : S. Joseph avait conscience, en entrant dans les plans divins, et en se faisant nourricier et protecteur de Jésus, de servir les intérêts du genre humain tout entier. C'était vrai ; et voilà qui donnait à ses fatigues et à ses peines une valeur, une richesse, une noblesse incomparables. Collaborateur de Dieu, il prenait sa part de mérites dans la rédemption opérée par le Christ.

Toutes proportions gardées, il en est de même pour chacun de nous. Les parents en effet, s'ils sont chrétiens et accomplissent leur devoir envers leurs enfants, préparent des saints pour le ciel, des auxiliaires pour l'Eglise et pour la société ; et comme tous leurs labeurs sont ordonnés au bien de leurs enfants, il leur est aisé d'élever leurs intentions plus haut, jusqu'au but final : servir leurs frères à l'imitation du Christ.

Mais d'ailleurs, d'après S. Paul, nous formons tous ensemble un seul corps dont le Christ est la tête ; or, les membres n'ont pas tous la même fonction, mais tous ont leur raison d'être et leur emploi ; et quand, dans un corps, un organe est malade, c'est tout le corps qui en souffre ; au contraire, si tous les membres et organes sont en bon état et s'acquittent de leur fonction, il en résulte un bien-être général qu'on nomme la santé.

Pour employer une autre comparaison, le monde est semblable à une immense machine dont chaque homme serait un rouage, mais un rouage intelligent et pensant. Que chacun de ces rouages fonctionne bien, et la machine est assurée de fournir du bon travail ; que l'un d'eux au contraire grince, se grippe ou se brise, et tout est compromis. Une nation est forte quand chacun de ses citoyens, dans toutes les branches de l'activité, accomplit consciencieusement son devoir ; elle s'affaiblit quand disparaît la conscience professionnelle, l'amour du travail et la fidélité à la tâche familiale et civique.

Enfin, Dieu, créateur de toutes choses, a établi l'homme roi de la création ; « tout est à vous » (I Cor., II, 23), nous dit S. Paul, mais Dieu a laissé à l'homme le soin de compléter, de parachever son œuvre ; et depuis le plus humble terrassier jusqu'au savant qui par ses découvertes détermine le progrès, en passant par le laboureur ou l'ouvrier d'usine, tout travailleur fait vivre l'humanité. Nous sommes donc ainsi, chacun dans la modeste sphère de nos occupations, les collaborateurs de Dieu, au service de nos frères ; et chaque fois que nous peinons à notre besogne, nous contribuons à améliorer leur sort et à assurer leur salut éternel.

* *

Que S. Joseph, venant au secours de nos jeunes, aide tous ceux sur qui pèse la loi du labeur et de l'effort, à comprendre cette dignité du travail chrétien ! En sorte qu'ils ne se révoltent point, qu'ils ne se laissent point égarer par l'ambition, qu'ils ne soient ni attristés ni accablés par l'amertume de leur tâche ; mais qu'au contraire, la voyant noble, belle et féconde, ils sachent l'aimer chaque jour davantage et trouver dans cet amour la force d'y être fidèles, comme le fut S. Joseph. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

X

PIE XI, PAPE DE L'ACTION CATHOLIQUE

La chrétienté est en deuil et, avec elle, le monde entier. Pie XI, qui gouvernait si magnifiquement l'Eglise depuis dix-sept ans, est allé recevoir sa récompense. Gouvernements, partis politiques, associations de toutes sortes célèbrent en lui le Pape de la Paix, le Pape social. Nous aimerons, nous, à le vénérer sous le titre que l'histoire religieuse lui donnera probablement : *le Pape de l'Action catholique*.

I. — *La part qui lui revient dans l'A. C.*

Dans la marche de l'Eglise, rien n'est totalement nouveau, et tout cependant se renouvelle incessamment. Jamais l'Eglise n'a cessé d'être missionnaire ; jamais non plus le rôle des laïcs dans cette extension du royaume de Dieu n'a été réduit à rien. L'Action catholique a, d'autre part, son fondement dans la Sainte Ecriture et les écrits des Pères, et, pour ne parler que des derniers Papes, on trouverait dans les enseignements de Pie IX, de Léon XIII, de Pie X et de Benoît XV, une orientation nette vers une accentuation et une précision plus grande de ce rôle des laïcs [1]. Malgré tout, Pie XI a pris et gardera dans cette matière une place de premier choix, et il peut être considéré comme l'initiateur, choisi par la Providence, de cette Action catholique au sens fort que nous connaissons maintenant.

[1] Cf. Dabin, *L'apostolat laïque*, chap. III.